

acheter les consciences " pour le plus grand bien de notre Patrie commune, pour conserver intactes les traditions d'une sainte politique, " ces peuples évangélisés, pratiquant notre sainte religion, seraient les plus heureux mortels du dix-neuvième siècle. Un proverbe dit : le bonheur qu'on veut avoir en ce monde gâte celui qu'on a. Ces paroles ne doivent pas être à l'adresse des sauvages qui se contentent de bien peu. Un peu de caribou, du poisson et une écorce de bouleau pour faire un canot, voilà toute l'ambition des Rothschild des bois plus heureux, jouissant d'une meilleure santé et vivant plus vieux que ceux de Londres. Mais fermons la parenthèse et revenons à notre famille.

Un matin, le père va voir à ses rets. Il les soulève tranquillement. Elles présentent plus que de coutume, quelques gros poissons sont capturés ; il faut donc y aller prudemment, car le lac est agité sous l'effet d'un gros vent. Tout à coup une houle plus forte que les autres vint soulever le canot et le jeter contre les " flottants " du rets. L'embarcation tourna et l'homme, mêlé dans les rets, disparut. Le vent entraîna le canot, la perche qui indiquait l'endroit où se trouvaient les filets le suivit, et le poids du pêcheur noyé a probablement entraîné le rets au fond du lac.

Les deux enfants dorment dans la cabane.

La mère est dans les bois cherchant quelques branches sèches

Le plus vieux des enfants se lève, il voit son petit frère qui joue dans les cendres du foyer, il se met à jouer avec lui. Le jour s'avance, le plus jeune des enfants pleure et demande à manger et son petit frère de répondre : " Maman s'en vient, tiens, regarde là-bas sur la montagne, elle recueille de belles petites graines rouges pour bébé. " Et les enfants de recommencer à jouer. Un quart d'heure se passe. Nouveaux cris de la part du cadet, que son petit frère cherche en vain à calmer. A la porte de la cabane, se trouvaient quelques poissons de la pêche de la veille. Poussés par la faim et par l'instinct de leur conservation, les enfants mangèrent ces carpes crues. Le plus vieux, debout près de la porte de la cabane, promenait des regards inquiets autour de lui. De temps à autre il appelait sa mère, sa faible voix ne recevait pas de réponse—A son tour il se mit à pleurer et pleura amèrement, de bien cuisantes larmes inondaient ses petites joues et sa mère n'était pas là pour les essuyer. Epuisé par ses cris et ses pleurs abondants, il succomba à la fatigue. Combien de temps dormit-il ? il ne le sait pas. A son réveil, il trouva son petit frère couché près de lui, les yeux rougis par les larmes ; il avait donc bien pleuré lui aussi !

Il regarde autour de lui :—papa, maman ; point de réponse. Son père n'y est pas, sa mère n'est point revenue.